

## Du décombrage et des feux

L'entretien d'une pâture consiste à décombrer, c'est-à-dire à enlever les arbres qui gênent au pâturage. Le fait est que la croissance de ceux-ci peut être rapide et contribuer à ce que des combes se referment entièrement, reprises par la forêt. La lutte contre cette prolifération, au contraire de ce que l'on pourrait croire, est permanente, jamais finie.

Il est évident en des années où le sapin rouge soit épicéa disparaît à vitesse grand V, ce qui fait craindre qu'il n'y en ait plus un seul à l'âge « adulte » qui soit encore valide ces prochaines années – et nous ne plaisantons pas -, l'utilité du décombrage paraîtra moins évidente, la nature y pourvoyant.

Décombrage qui demande donc l'abattage de certains arbres de bordure de la forêt, l'ébranchage puis la destruction des branches par le feu, ou celles-ci mise en lisière de forêt. La vue de tous ces tas étant gênante à celui qui tient à garder un alpage de sorte, il convient de brûler. Le grand rond que vous aurez fait dans l'herbe, en général est effacé dans les deux ou trois ans qui viennent.

Pratique nécessaire, et pourtant à peine tolérée aujourd'hui où le moindre petit feu vous met presque dans la position de l'assassin !



Le décombrage se fait plutôt aujourd'hui au processeur. Ici lors de l'arasage d'une forêt vieillie et malade vers 2015.



L'engin de débardage.



Le stock en bordure de chemin.



Les feux.





Ce qui vient après les feux !

## **J'ai vu l'aube se lever sur le pâturage**

J'ai vu l'aube se lever sur le pâturage. Parce que c'était l'automne déjà et que lorsque j'arrivai au chalet, vers les sept heures, on ne trouvait guère encore que la nuit. En plus, ce matin-là, un brouillard épais noyait les forêts et les clairières. Et quand je fus sur le chemin avec mon engin chantant, l'antique vélomoteur de mon père, le phare n'éclairait pas à deux pas, même, il striait le brouillard qu'on eut dit compact de grandes bandes lumineuses s'y perdant sans signaler le chemin à venir. Où je n'avais plus que ses deux traces parallèles pour m'orienter. Quelle purée quand même ! Etrangement je m'y trouvais bien, comme protégé du reste du monde. Et je traversai le tout, irréel, pour bientôt retrouver le chalet au mur duquel j'appuyai le guidon de mon engin.

Je décôtai la porte, j'ouvris pour rentrer aussitôt dans la vieille cuisine où les choses demeurent à leur place. Hors saison, ici, il ne vient personne. Et ce que vous posez sur la table, dans un mois, au printemps, vous l'y retrouvez.

Et voici maintenant l'écurie et le tracteur, ce petit qui nous rend pourtant tant service. Il a quarante ans. Je charge la remorque, j'ai ouvert la porte, je mets en marche alors qu'il y a cette bonne odeur de fumée de mazout qui se répand dans l'écurie, je recule pour bientôt la refermer. Les phares trouent la nuit à leur tour, mais ici d'une puissance incomparable. Je vois les anciennes traces dans l'herbe pleine de rosée. Je vais dans la nuit. Au bruit du moteur, fonçant dans ce qui n'est pas inconnu, écrasant des bordures de terre pour améliorer le plat du pâturage, c'est plaisant. Et j'arrive bientôt là où est le chantier et où désormais il n'y aura plus que mes propres bruits.

On décerne une vague lueur, un peu de gris, au levant. Réactivons le feu. Regarde comme il reprend vite malgré la rosée, à cause que les braises, depuis hier, sont restées chaudes, et même vivantes sous la cendre. Il suffit d'éparpiller celles-ci pour retrouver des parties de branches encore incandescentes, qui avaient duré toutes ces heures où tu n'étais pas là, d'une demi-vie où elles développaient des combustions lentes, si lentes qu'elles ne s'achèveraient pas de quarante-huit heures.

Et hop, ça repart. Et je charge de ce que je n'ai pu prendre hier avant midi. Les branches sont pour certaines grosses comme le poignet. Et ça flambe. Et des étincelles montent dans la nuit en même temps qu'une grosse fumée que le feu révèle. Odeur de fumée. Je ne suis donc plus seul. Il y a déjà la nuit, il y a moi en elle, elle me protège, et il y a ce feu pour éloigner de nous ce qu'il pourrait y avoir encore de malfaisant dans l'obscurité. Entre nous c'est une complicité rassurante. Nous sommes trois. Nous vivons en une symbiose parfaite. Et c'est là une forme de vie qui remonte à des milliers d'années en arrière. Ainsi faisaient-ils déjà dans les plus anciens temps. Rien n'a changé. L'élémentaire, le fondamental, restent pareils. Et nous voici donc perdu au milieu du grand pâturage, très certainement si petit sous un ciel que l'on ne peut que deviner là-haut, par-delà la nuit et le brouillard, tout piqué d'étoiles.

Ca fume. La fumée est tournante à cause des courants. Je pleure. Ca pétille. Je m'éloigne. Je m'en vais chercher mes branches là-bas sous l'arbre duquel je les ai coupées. Puis je reviens, les tirant derrière moi. J'étouffe soudain, pris dans une énorme fumée rabattue à gauche. A gauche, à droite, où est-on, perdu dans quel coin du monde que les hommes ne connaîtraient pas ? Je brûle mes habits par tellement d'étincelles. Combien je goûte pourtant à cette odeur de fumée et de bois. Et l'effort est grand de tirer ces branches, surtout de les lever pour les jeter bientôt sur le feu. Gestes séculaires aussi vieux que l'homme monté ici pour la première fois il y a plus d'un demi-millénaire. Et puis voilà, je réveille le jour et je m'en vais à d'autres activités qui sont d'abattre et à nouveau d'ébrancher.

Alors salut à toi, Ô soleil. Tu t'es enfin levé, là-bas, à l'est, du côté de la grande montagne, au-dessus des sapins. Tu as réussi à percer le brouillard qui peu à peu recule pour nous laisser découvrir la parure jaune et rouge des feuillus. Regarde la beauté des sycomores, et le relief accidenté du pâturage.

Plus tard j'ai regagné l'écurie. Pourquoi donc y suis-je bien, à ne plus bouger, appuyé au métal glacé du tracteur ? Et quel est cet amour que je lui porte ? Ce ne sont que des poutres et des planches, que cette odeur de vieille bouse avec cette pointe inimitable de fumées anciennes. Odeur sans pareille du chalet. Il y a cependant que je suis seul. Malgré tout cet état m'enthousiasme. Je m'excite sans qu'il n'y ait âme qui vivre à part moi. Je me tourne sans qu'il ne me coûte rien de très vieux films où je les vois tous réapparaître, ceux que la vie a faits passer ici. Mais seul, j'y pense, je ne le suis jamais au chalet et sur le pâturage. Il y a toujours cet autre moi pour m'accompagner, où que j'aie. On ne se quitte pas. L'un met ses pas dans les pas de l'autre. Et si l'on ne se parle pas, pas encore, on reste cependant à l'écoute l'un de l'autre. Et puis même, quand nous allons ainsi liés sur le pâturage avec le tracteur dont le bruit est si familier, tout à coup nous nous découvrons à trois. Et puis encore, il y a la nuit, les étoiles, et en saison le bruit des cloches des vaches, là-bas au bout d'un plan quelconque. Nous sommes ainsi soudain une armée pour aller notre chemin où se pourrait être l'extase. Et le chalet lui aussi participe de cette euphorie. Je l'écoute vivre à son tour. Certes sa vie à lui est plus discrète et plus lente encore. Mais elle existe, j'en ai la certitude. C'est une vie née il y aura trois cents ans bientôt.

Et puis pourquoi cherches-tu à comprendre ? Aime ces choses telles qu'elles se présentent, toujours familières, jamais agressives. Ecoute, va, le grand silence du chalet. Non, aucun bruit, que le craquement fugitif soudain du toit. C'est une poutre en ses mouvements d'automne, quand déjà il fait plus froid et qu'ici rien ne dégèle plus.

Mais voilà, quand je referme enfin la porte du chalet, que je me retourne une dernière fois avant de redescendre, je ne peux pas m'empêcher de me dire :

- Et si c'était la dernière fois que j'y suis monté ?